Nouvelle-Orléans, octobre 1918.

COMPTES RENDUS

DE

L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS

(GROUPE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE)

Paraissant Tous les Trois Mois

SOMMAIRE

Prix de l'Abonnement, $1.00 par an, payable d'avance,
Le Numéro, 25 Cents.

Siège Social 1009 de la Bâtisse de la Banque Hibernia,
Nouvelle-Orléans.

43145

Nouvelle-Orléans, octobre 1918.

COMPTES RENDUS

DE

L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

GROUPE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE

Athénée Louisianais.

La Société fondée sous ce nom a pour objet:

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane.
2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger;
3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée Louisianais les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société:

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Le Caractère français pendant la guerre.

Conférence faite à l'Athénée Louisianais par M. Ulisse Marinoni.

(Suite et fin)

Le retour de la France vers la religion a été une des phases les plus remarquables du caractère français pendant cette guerre. Les églises restaient vides, la foi était ignoré, mourant lentement dans quelques recoins de campagne, et une politesse froide et sceptique éloignait le Français de la religion de ses ancêtres; mais voilà que tout à coup, dans le branle-bas du combat, et le face à face avec l'éternité, le Français renaît à la joie pure des dogmes qui le consolent et qui le mènent au-delà de la tranchée devant Dame la Mort, surprenant ses sentiments, exaltant ses illusions et revêtant son âme d'une armure contre le désespoir et la terreur.

Une autre anecdote: Monsieur le Curé Salvan en charge d'une de ces paroisses vides d'avant la guerre fut promu sergent sur le champ de

bataille; il avait eu comme adversaire un nommé Latapie avocat, grand mangeur de curés. Hors, dans une tranchée le curé était tapi avec sa section; de la tranchée voisine s'avance en rampant un pauvre soldat qui n'avait pas eu la chance d'avoir un curé dans sa section; il parvient sans être atteint de la mitraille jusqu'à l'ouverture du gîte souterrain. Là, à plat ventre, nez contre la terre il appelle comme dans un souffle : "Salvan es-tu là ? "Oui, Latapie," répond le sergent-curé, "que veux-tu?" "Tu vas te faire descendre imbécile; si les boches te voient ton affaire est claire. Pas tant de discours, dis-moi, pourrais-tu me confesser? Oui, tout de suite — Ah, mais, c'est que je ne peux pas me mettre à genoux, on me déquillerait. Pas nésessaire, reste comme tu es. Et là, à plat ventre au dessus de la tranchée où se tient le prêtre-sergent, parmi la giboulée de balles, le soldat reçoit le pardon du Bon Dieu, puis rampant comme un ver, il regagne lentement sa tranchée.

Dans cette bourrasque d'idées qui s'ameutent dans le cerveau de chaque soldat, forcément il arrive une période d'accalmie où l'homme perçoit devant lui un danger extrême; il doit

combattre, c'est l'essentiel, sa raison et son bon sens lui indiquent le sacrifice pour la Patrie; il sait qu'il n'ait qu'une dent dans l'engrenage derrière lequel s'abrite sa famille et la France; il se bat par devoir et aussi par pur patriotisme, et le boche qui se tapit en face est non seulement l'ennemi mais une bête venimeuse qui cherche à lui enlever le droit d'exister en son foyer et en son pays; et c'est alors que de cette accalmie survient presque toujours ce retour à Dieu, cette confiance que sa vie est dévouée à un but noble et que sur lui, comme sur ses camarades, dépend la solution d'un problème pour l'humanité. Et de cet amour pour Dieu, de cette nouvelle foi qui raidit son courage et aplanit les obstacles, il en tire une joie constante, un mâle confort, et se jouant des obstacles et des périls, relève son âme par la gaieté et la bonhomie. Les meilleurs soldats s'enfoncent parfois dans la dépression et le découragement et les meilleures troupes connaissent ces moments-là. Il y a dans la guerre toutefois un mystérieux attrait; car la gamme des émotions fait vibrer l'âme à tous les diapasons et fait osciller les sentiments depuis la bravoure héroïque jusqu'au desespoir sans borne. C'est pour cela que nous trouvons dans le carac-

tère des troupes françaises tant de franchise et de confiance dans les chefs. Prenez ceci comme exemple: la compagnie va attaquer et le capitaine sait que la troupe a besoin d'un stimulant ainsi il parle familièrement à ses hommes: "Eh bien," dit-il d'un ton joyeux, "nous allons passer une bonne nuit. Quelle belle occasion de nous illustrer. Voyez-vous ça? Postés dans un fossé nous attendrons l'ennemi qui va déboucher du bois en rangs serrés; sans mot dire nous le laisserons approcher à cent mètres, puis, v'lan, feu à répétition, deux mille balles en une minute; quelle dégringolade; après en avant à la baïonette. Ce sera une vraie fête."—Et les soldats écoutent, agglutinés auprès de leur capitaine, la chaleur de ces paroles monte aux cerveaux; les hommes rient, plaisantent, et ça va mieux.

Il fallait bien que cet esprit de corps, ce sentiment de fraternité et d'égalité dût régner parmi les soldats français, car au-delà de la désolation, de l'odeur d'incendie et de cadavre, des murs écroulés, des bâtiments disjoints, des clochers en ruine, c'était l'âme de son pays qui saignait goutte à goutte, et pour le petit soldat français au-dessus des boucheries humaines et des ruines

amoncellées, ne voit-il pas planer l'âme d'une race supérieure à toutes? Pourquoi donc s'arrêter aux mornes douleurs d'aujourd'hui, aux spectacles navrants, à l'empreinte des barbares, n'y-a-t-il pas au dessus de tout ceci ce qui doit demeurer éternellement, plus glorieux parce que lavé dans le sang du sacrifice, la Patrie, la France?

Le paysan français démontre un type du caractère national intéressant à étudier; il est tenace au sol, liant sa vie au chaume qui l'a vu naître; ses désirs se relient au champ séculaire de ses aïeux; il aurait labouré à l'ombre des canons mais soudain arraché, dépourvu de son bien, le voici partant vers le hasard poussant devant lui sa charrette et quelques hardes qu'il a pu ramasser dans une fuite précipiteé, les les vieux serrant leur deuil et leur tourment, frôlant les mères mornes et pauvres laissant mordre l'enfant à leur poitrine vide; et ces gens s'enfoncent vers l'horizon, fuyant leurs maisons croulantes dans la fumée, leurs meules flambantes dans les champs, et les vergers hachés et détruits; les brasiers flambants les embusquent et ils vont, tristes et las de leurs pas lourds le long des routes défoncées vers un dé-

nouement quelconque sans espoir et sans vivres, et les foules passent et il y en a encore; mais dans leur visages ravagés de douleur et dans leurs yeux mornes de désespoir vous verrez jaillir la résolution ferme et l'espoir indicible que malgré tout et pour tout la France les protégera, car c'est pour elle qu'ils souffrent. Oh, lorsque cet enfer de sang aura cessé et que le rayonnement de la France aura séché les larmes du sacrifice, alors, paysans de France, vous ne verrez plus les plaines rongées ni les murs titubant sous les trous d'obus, vos églises crénelées par la mitraille des Huns ni les Christ levant leur deux bras décloués; mais vous reverrez vos blanches chaumières et les toits adorés qui fumeront encore sous le ciel bleu quand la blancheur des rayons lunaires éclaireront d'une auréole blanche les pauvres tombes éparses autour de vous; "Oh vous, paysans de France, de Champagne, d'Artois et de Flandre dont les fermes et les familles écrasées par le talon d'un vil conquérant portent le deuil des ravages brutaux, vous y retournerez dans vos villages encore hier inconnus, car dans leur sol, comme un vaste cimetière, reste enfoui l'héritage commun et sublime d'une race entière.

Si le caractère français avant la guerre recherchait plutôt l'aisance et la douceur de vivre, il est devenu rude et âpre de travail. N'essayons pas de constater le nombre de femmes et de vieux qui travaillent à présent dans les fabriques de munitions ou qui ont offert leur bras à la defense nationale. Toutefois, on peut en vrai ami de la France, s'enorgueillir de cette poussée de patriotisme qui a rendu chaque unité homogène dans le secours et la résistance à l'ennemi. Si donc on croyait les Français légers et insouciants c'est que, race profonde, sous leur gaieté ils cachaient un coeur que le monde ne comprenait pas; car, comme amulette sacrée ils détiennent comme ressort principal et raison instinctive de leurs actions et de leur bravours cet amour du foyer, et une dévotion profonde pour ces blanches petites maisons basses qui ornent, comme un chapelet de grâce, leurs champs verts et embaumés. Par la détrempe et par le feu, par le glaive et l'incendie, par la détresse et par la mort, le caractère français s'est donc ennoblie; il s'est ressaisi de ses anciennes traditions, il s'est éprouvé et s'est trouvé digne; dans la fumée épaisse qui monte des cathédrales il a trouvé un appel prolongé vers

Dieu; dans les hameaux détruits et dans les granges pillées il a trouvé les plus fortes attaches au sol natif, et chaque village où l'envahisseur brutal mettait l'immondice de sa rage barbare, le caractère français a su en faire un dégré de l'échelle qui le conduit au sentiment le plus noble et le plus digne d'un patriotisme à toute épreuve.

Et si je devais parler de la France à présent inondée de nations accourues pour la soutenir en son heure de péril, je parlerais de la France régénératrice, de la France toute-puissante qui, dans l'intimité de sa douleur cachée comme un rayonnement de gloire obscurcie par de tristes nuages, impose à chacun sa grâce et sa beauté et laisse sur les coeurs attendris une trace ineffable de son sacrifice pour la cause glorieuse de l'humanité. A chacun de ses enfants la France a appris la joie de mourir et lui a enseigné la béatitude de la souffrance, et c'est pour elle qu'il se bat le petit soldat, et dans la douce plénitude de son courage ardent son âme s'est épanouie du devoir bien accompli, et il présente sa poitrine joyeusement aux shrapnels, fier et heureux du sacrifice qu'il fait de lui-même.

Donc, le caractère français a pour base de

conception l'amour du sol natal et sur cet amour exclusif et sans bornes se greffent les vertus militaires et héroïques qui font l'admiration du monde entier. C'est cet amour qui pousse le paysan têtu à labourer le champ sous l'ondée de mitraille, qui endurcit les femmes débiles aux travaux de munitions, qui surexcite les fantassins dans leurs assauts frénétiques sans que les officiers les poussent à la charge. Et de cet amour du sol natal naît l'esprit d'individualité car chaque entité a la conception de sa propre tâche et l'accomplit hardiment avec intelligence et perspicacité. De là vient la superiorité du soldat français sur l'allemand, car ce dernier poussé seul par un sentiment craintif d'obéissance aveugle n'a de caractère que ce que la discipline prussienne veut bien lui laisser, et qui est infiniment nul. Il est incontestable que le Français s'est retrempé dans la souffrance; il l'a accepté comme un châtiment de Dieu, mais son caractère en a bénéficié; il est devenu fort dans la douleur et a bouclé sur son coeur la cuirasse que portent seul les éprouvés. Au fond de la tranchée, accroupi dans la boue agglutinante, saisi par le froid ou raidi par le gel, il s'est transfiguré par le martyre et sanc-

tifié dans l'attente de la mort; et dans la nuit noire et la fumée épaisse des grosses marmites son âme radieuse a vu au-delà un soleil de gloire balayant d'une poussière d'or l'Arc de Triomphe majestueux. Le cilice a remplacé le luxe flambant, et la bure a substitué la soie opulente; le deuil s'est assis au foyer de la chaumière ou du palais et les longs voiles de veuve ont acquis un droit de nation; mais malgré tous ces malheurs, et la nuit d'une tristesse sans bornes, la France entière a repris confiance et dans la source amère des larmes elle a trouvé une fontaine de Jouvence qui la rendra plus forte et, Dieu veuille, unie et régénérée. Et si le caractère français reste gai, ce sera la gaieté mâle qui sied aux héros lorsque la plénitude de leurs forces leur donne le mépris du danger; ce sera la gaieté de celui qui ayant sacrifié tout pour sa patrie a élevé sciemment son âme dans une quiétude surhumaine, ressort dernier de ceux dont le bonheur parfait a comblé leur martyre.

Le caractère français pendant la guerre est devenu le caractère de la France éprouvée, de la France de Ste. Geneviève et de Jeanne D'Arc, de ces temps où le Français dans sa mâle vigueur terrassait l'outrecuidance de l'ennemi par un

courage et une bravoure sublime, et le Français se battra pour son clocher, son village, pour la France, et encore et aussi pour ces milliers de tombes dont les croix débiles font tache de leur ombre légère sur le manteau de neige qui couvre par un linceul blanc les blessures glorieuses du sol de France. Et alors quand la victoire nous sera rendue et l'Allemand rejeté au dela du Rhin, nous le verrons idéalisé par cette guerre atroce, le caractère français resplendir de l'éclat de ses qualites pristines et arracher encore à l'admiration du monde entier cette exclamation bien connue, tout homme a deux pays, le sien et puis la France.

U. MARINONI.

Extraits de la conférence faite par André Lafargue à l'Athénée Louisianais, le 28 février 1918, sur la Mission envoyée à Paris par la Nouvelle-Orléans, pour célébrer le deux centième anniversaire de la signature du décret autorisant Bienville et ses compagnons à fonder sur les bords du Mississipi, la Ville du Croissant.

LE DEPART:

A la gare se pressent nos nombreux amis et parents qui sont venus nous dire un dernier "au revoir" et nous exprimer de bruyante et sympathique façon leurs bons souhaits de voyage. Ils savent que nous devons traverser l'Atlantique dans des conditions très périlleuses et ils espèrent que les témoignages d'amitié qu'ils nous donnent au moment suprême du départ nous serviront de précieux talisman au cours de notre odyssée. Un bruit de fanfare éclate à l'entrée de la gare. C'est notre collègue, le Général Wm. J. Behan, ancien maire de la Nouvelle-Orléans, qui nonobstant son âge avancé, arrive allègrement et au pas militaire, entouré de ses vieux compagnons d'armes du

Washington Artillery et accompagné de la musique du fameux régiment de ce nom, qui doit sous peu se rendre en France pour inscrire de nouvelles victoires sur son drapeau et ses fanions. Cette manifestation nous émeut jusqu' au plus profond de l'âme. L'heure est aux combattants. Nous le savons et nous nous inclinons bien bas devant les véterans et les "lads" du Washington Artillery, qui se rangent militairement devant le train qui doit nous emporter. Debout sur la plateforme arrière de notre wagon-lit nous adressons du geste et du regard un long "au revoir" à ceux qui nous sont chers et aux amis qui agitent de nombreux mouchoirs et des drapeaux aux couleurs alliées. Le train décrit une brusque courbe et les vivas s'éteignent dans la distance. Nous entendons une derniere fois le refrain mourant de "Dixie" et nous voilà filant à toute vapeur pour Washington et New York.

A WASHINGTON ET NEW YORK:

A Washington une grave déception nous attend. On nous apprend qu'il nous sera peut être impossible de franchir l'Atlantique. Les bâteaux de la Compagnie Française sont tous

retenus à Bordeaux. C'est dommage car nous aurions voulu faire la traversée sur un paquebot battant pavillon français. D'autre part les départs fixés pour les autres transatlantiques ne nous permettent pas d'arriver à temps pour les cérémonies auxquelles nous avons été chargés de représenter notre ville natale. Que faire? Nos visites aux Ministres de la Marine et des Affaires Etrangères nous intéressent beaucoup mais n'aboutissent à rien quant aux moyens de transport que nous cherchons à nous procurer. Le Président des Etats-Unis, M. Woodrow Wilson, nous reçoit très gracieusement en audience privée. Cette visite à la Maison Blanche me laisse une impression profonde. Il faisait une journée d'automne délicieuse. Un clair soleil répandait sa belle clarté sur les pelouses soigneusement entretenues et sur la façade d'un blanc éblouissant de la demeure du chef de la nation américaine. Comme elle est imposante dans sa belle et simple architecture coloniale cette Maison Blanche, avec ses lignes harmonieuses et les hautes et sveltes colonnes cannelées de son frontispice classique. C'est bien la demeure simple et cependant majestueuse du

chef d'une grande nation démocratique. Elle évoque à la fois ces deux qualités des grandes institutions démocratiques: la simplicité et la solidité. Notre audience eut lieu dans le cabinet privé de M. Wilson, qui dès notre entrée se lève de son bureau de travail et vient à nous les mains tendus et le sourire aux lèvres. Je lui remets l'invitation qui lui est adressée par la Municipalité de la Nouvelle-Orléans et je lui explique succintement le but de notre mission, en lui donnant l'assurance que les habitants de la Ville du Croissant ont applaudi sans réserve le beau geste historique qu'il a eu le jour où s'adressant au Congrès des Etats-Unis il lui a demandé de donner à la nation américaine le droit de se ranger du côté de la justice et de la liberté dans la grande lutte mondiale. Notre Président paraît heureux d'entendre ces paroles et nous encourage très fortement à nous rendre en France pour y porter le salut de la Louisiane et de ses enfants. Il prend vraisemblablement un vif intérêt à notre petite ambassade.

Grâce à l'appui bienveillant et à la haute protection de Son Excellence M. Jules J. Jusserand et de l'Attaché Naval de l'Ambassade

d'Angleterre nous réussissons à prendre passage sur le "Baltic", un des puissants transatlantiques de la Ligne Cunard, battant pavillon anglais et réquisitionné par le Gouvernement de Sa Majesté Britannique pour le transport des troupes.

LA TRAVERSEE:

Il est environ midi. Après avoir rempli des formalités sans nombre quant à nos passeports et pièces d'identité de tous genres, après avoir subi les rudes assauts de plusieurs solides gaillards qui prétendaient avoir seuls le droit de porter nos valises et nos paquets, nous voilà à bord du grand paquebot qui doit nous faire traverser l'Atlantique, dont les flots courroucés ou paisibles recèlent les terribles engins de guerre, qui sournoisement, cruellement et sans relâche accomplissent leur horrible besogne. Nous y réfléchissons. Notre bateau porte près de trois mille vaillants gars de l'armée des Etats-Unis, qui s'apprêtent à traverser les mers afin de prendre place dans les rangs de ceux qui depuis plus de trois ans défendent avec un courage invincible et un esprit de détermination sublime la cause du bon droit et de la justice.

Ils sont gais et contents nos "lads". On leur a donné une tâche qu'ils semblent anxieux de vouloir remplir au plus vite. On lit sur leurs beaux visages, brunis par le soleil et le grand air des camps et éclairés du sourire des crânes et des vaillants, ce mépris de la mort et cette insouciance du danger qui sont bien le propre de ceux qui ont conscience qu'ils vont défendre la patrie et la cause sainte de la Liberté des peuples.

Alors que notre paquebot descend lentement et majestueusement l'Hudson nos regards se portent sur la rive droite où se dressent dans leurs inégalités architecturales les silhouettes monstres des "gratte-ciel" de la grande métropole américaine. Ce panorama à fur et à mesure qu'il se déroule à notre vue, nous donne bien l'impression que l'Amérique est le pays de la puissance industrielle et monétaire. Un bruit étrange et peu harmonieux éclate sous le pont principal. Nous percevons à travers le fracas épouvantable de plusieurs ustensils de cuisine que portent et frappent en cadence plusieurs de nos boys, le refrain de la célèbre chanson de guerre anglaise "It's a long, long way to Tipperary". Nos soldats sont du reste aidés dans cette tâche

assourdissante, mais très patriotique, par des membres de l'équipage britannique. L'Angleterre et l'Amérique fraternisent dès le debut du voyage. Brusquement l'horizon s'élargit; nous entrons dans la baie. Des vivas frénétiques saluent l'apparition de la belle et majestueuse statue de Bartholdi. Une musique militaire joue le "Star Spangled Banner" et tandis que nous passons devant "La Liberté éclairant le Monde" nous nous découvrons et nous contemplons avec émotion, la colossale image en bronze et en pierre qui symbolise de si vivante façon le grand principe politique que la France, l'Angleterre, les Etats-Unis et leurs alliés ont juré de défendre jusqu'au dernier souffle de leurs enfants. Nous jetons les yeux une dernière fois sur notre chère terre d'Amérique et sur l'image de la déesse qui semble se dresser sur les flots afin de répandre sur tout le continent américain la lueur de sa torche inextinguible, et nous rentrons dans nos cabines en prononcant les mots fatidiques "Alea jacta est". On finit par devenir philosophe lorsque l'on a pris la détermination de faire un voyage périlleux. Voguant en plein océan, à la merci des flots et des sous-marins impitoyables, on fait

de la "philosophie forcée" comme disait naguère Falstaff.

Nous étions en mer depuis plus d'une semaine, tout un convoi de 9 navires sur lesquels voyageaient des Américains, des Canadiens et même des sujets du Céleste Empire lorsqu'à travers une forte brume, là-bas, à l'horizon, sur la crête écumante de grandes vagues, nous voyons se diriger vers nous à grande allure de petits navires de guerre, gracieux et légers, qui semblent se jouer des flots tumultueux et dont le gris sombre se mariait et se confondait avec la couleur glauque de la mer. On nous les avait annoncés depuis la veille, en nous disant que nous étions entrés dans la zone dangereuse. Le matin même à la suite d'une cérémonie religieuse très emouvante, qui avait eu lieu sur le pont principal, à ciel découvert, et au cours de laquelle des centaines de nos soldats avaient communié, nous avions à maintes reprises anxieusement dirigé nos regards au delà du croiseur en tête de ligne. Il était environ quatre heures de l'après-midi lorsqu'ils firent leur apparition, les vaillants petits "destroyers" anglais. Ils furent reçus avec enthousiasme. Diable, on n'est pas fâché de se sentir mieux

protégé lorsque l'on navigue dans des parages que fréquentent des assassins de haute mer, qui tombent sur vous à l'improviste, ne se font jamais voir et ne vous procurent même pas la satisfaction de vendre chèrement votre vie. Nos hardis petits protecteurs, tout ruisselants de paquets de mer qui se déversent de babord et de tribord en cascades écumantes, continuent à fendre les hautes vagues à toute vitesse, tantôt émergeant au sommet des flots, tantôt disparaissant presque complètement sous la mer déferlante, et viennent finalement se ranger à droite et à gauche de notre escadre. Leur maneuvre s'accomplit d'impeccable façon. A distances égales, les uns des autres, réglant leur allure à la nôtre, ils constituent sur nos flancs un cordon protecteur que nous ne cessons d'admirer. Décidément on dormira mieux ce soir. L'oeil vigilant de la marine anglaise surveille notre convoi. Le destroyer, dans la zone dangereuse est vraiment un ange gardien. Avant ce voyage je ne m'étais jamais épris tout particulièrement des contre-torpilleurs que je voyais dans le port de la Nouvelle-Orléans. Aujourd'hui je suis tout disposé à rendre temoignage à l'efficacité de la besogne utile et merveilleuse

qu'ils accomplissent, avec endurance et sacrifice, au large des côtes d'Angleterre et de France. L'image des "destroyers" anglais venant à notre rencontre, marchant à toute allure en pleine mer agitée et nous servant de gardiens protecteurs et vigilants jusqu'au terme du voyage, me restera à tout jamais gravée dans la mémoire. Il y avait là belle matière pour le pinceau habile et évocateur d'un peintre aimant à reproduire les spectacles impressionnants.

L'ARRIVÉE.—PARIS:

Après avoir débarqué à Liverpool, —plongé dans la plus profonde obscurité à cause des raids aériens,— voyagé toute la nuit sur des sièges peu confortables, nous arrivons à Londres. Le temps presse. Nous ne pouvons consacrer que quelques heures à la grande métropole anglaise. A la hâte nous jetons les yeux sur la Place Trafalgar, Westminster Abbey, le Parlement, la Tamise, le Mall, Buckingham Palace. Du haut d'un autobus nous circulons sur le Strand, Fleet Street, Canon Street, Ludgate Hill. Nous passons et repassons devant les Inns Court, Saint Paul, le Mansion House, la "Old Lady of Threadneedle Street,"

la Banque d'Angleterre, et nous voilà dans le train filant à toute allure, à travers la jolie campagne anglaise, avec ses prés verdoyants, ses parcs et ses jardins soigneusement entretenus, ses grands troupeaux paissant paisiblement sur des paturages d'un vert éblouissant. Nous nous rendons à Folkestone. De gracieux aéroplanes, portant la cocarde tricolore, descendent des nuages azurés et dorés, viennent à notre rencontre, nous saluent et escortent le train qui nous emporte. Qu'ils sont beaux les oiseaux de France et comme ils évoluent avec une grâce légère et sûre, qui est bien le caractéristique de tout ce qui vient de la grande nation française.

Extenués, ahuris, plus morts que vifs—car la traversée de la Manche a été abominable, nous arrivons à Boulogne. Nous avons perdu un temps précieux en franchissant la Manche, et pourtant nous n'avions pas envie de nous y attarder, tant nos sensations à ce moment nous entraînaient peu à la gaieté et au plaisir. Il est trop tard pour nous restaurer et nous filons sur Paris emportant la bénédiction et les bons souhaits d'une délégation militaire imposante venue à notre rencontre pour nous saluer au

moment où nous mettions pied sur le sol français.

A six heures du matin, le 25 octobre, nous arrivons en gare du Nord. Une délégation, à la tête de laquelle se trouve le Comte du Chaffault, un descendant de l'Amiral du Chaffault, qui avec de Grasse, Lafayette et Rochambeau, nous a aidé jadis à conquérir notre indépendence, nous accueille avec une extrême obligeance et nous conduit à l'Hôtel de Crillon, sur la belle et majestueuse Place de la Concorde, La France fait bien les choses dès le commencement. On nous traite en véritables plénipotentiaires. La Place de la Concorde n'a pas changé d'aspect. Elle a l'air moins encombré que d'habitude. Le trafic y est moins intense. Mais c'est bien toujours la même belle place, avec son délicieux cadre, formé par les bâtiments du Ministère de la Marine, de l'Automobile Club et de l'Hôtel de Crillon, de l'entrée du Jardin des Tuileries et de celle des Champs Elysées et de la façade classique du Palais Bourbon, qui se dresse majestueux et solennel au-delà de la Seine.

Nous ne sommes arrivés que tout juste à temps. A trois heures de l'après-midi nous en-

trons à la Sorbonne, où doit avoir lieu la première cérémonie des exercices qui doivent commémorer le deux centième anniversaire de la fondation de la Nouvelle-Orléans. Le bel amphithéâtre de la salle universitaire la plus célèbre au monde est empli d'une foule frémissante, dans laquelle, hélas, nous notons de nombreuses robes de deuil. C'est un moment poignant et inoubliable. La musique de la Garde Républicaine fait entendre les accents martiaux de l'hymne américain. Sur l'estrade, dressée devant la fresque murale immortelle de Puvis de Chavannes, se tiennent M. le Ministre de l'Instruction Publique et des Beaux Arts, Daniel Vicent, le représentant militaire du Président de la République Française, M. Gabriel Hanotaux, membre de l'Académie française, Président d'Honneur du Comité du Bi-Centenaire, M. Ambroise Rendu, Vice-Président du Conseil Municipal de Paris, M. Emile Hovelaque, deux généraux et le Président de la Délégation de la Nouvelle-Orléans. Des allocutions sont prononcées par le Ministre, M. M. Hanotaux, Rendu et Hovelaque. "La Marseillaise" et le "Star Spangled Banner" sont chantés d'inoubliable façon par Mlles Vallandri

et Abby Richardson de l'Opéra Comique, revêtues des couleurs nationales des deux pays. M. Maurice Bouchor nous lit d'une voix grave et druidique un superbe poème qu'il a composé à notre intention. En ma qualité de chef de la délégation de la Nouvelle-Orléans je me lève et je prononce un discours, dans lequel je m'empresse de déclarer que nonobstant l'injonction présidentielle, les Louisianais et les Néo-Orléanais, dès le début de la grande guerre, se sont rangés du côté de la France, par le coeur et par la pensée et qu'ils sont heureux de pouvoir à l'heure actuelle venir jusqu'en France pour y verser, s'il est nécessaire, jusqu'à la dernière goutte de leur sang afin de parachever l'oeuvre si noblement et si héroïquement commencée par les fils de France. Jamais je n'oublierai l'ovation qui fut faite à notre délégation au cours de cette cérémonie à la Sorbonne. L'élite du monde parisien semblait s'y être donné rendez-vous. Paris s'empressait de venir saluer les représentants de ceux qui n'ont pas oublié que leur ville natale a été naguère fondée par Bienville et ses hardis compagnons venus de France.

(à continuer.)